

Au siècle dernier, Lisbonne fut ainsi saccagée et 40,000 personnes tuées en six secondes.

Que les hommes qui ne se tiennent pas prêts et ne veulent pas se sentir aux mains puissantes de Dieu sont ignorants ou fous ! Que les autres sont sages ! Pourquoi n'en sommes-nous pas ?

L'ARROSAGE DES RUES A SOFIA

Lorsque je suis allé en Bulgarie au mois de février dernier, pour assister à l'entrée du prince Boris dans la religion orthodoxe, j'ai pu dire que, malgré des efforts sérieux, la police n'était pas encore absolument perfectionnée. Il en est de même pour certaines autres choses, notamment pour l'arrosage des rues. L'eau ne manque pas, mais, ainsi que le montre notre dessin, les moyens d'action sont rudimentaires. On emploie un tuyau énorme, long de 50 ou 60 mètres, et, pour éviter l'usure qui se produirait rapidement si on traînait le tuyau par terre, on remplace les roulettes par des hommes. Pendant mon séjour à Sofia, chaque jour on arrosait les rues où devaient passer, soit le cortège du prince, soit les envoyés étrangers, et il ne fallait pas moins de quatorze hommes pour soutenir en file le lourd tuyau sur leurs épaules. Ces hommes restent immobiles tant que dure l'arrosage ; puis, lorsqu'il faut changer de place, leur longue chaîne s'avance lentement, chacun d'eux portant toujours le tuyau sur son épaule.

La fatigue n'est pas grande, mais on est mouillé, et ce bain ne doit pas être toujours très agréable.

Un philosophe, il est vrai, a dit que l'eau était le meilleur des aliments et, sans doute, les Bulgares sont de cet avis, car ils ont certaines coutumes assez curieuses dans lesquelles l'eau joue le principal rôle.

Si le jour des Rois, en France, on mange de la galette, en Bulgarie on célèbre la fête de la bénédiction des eaux, si chère à l'Eglise orientale. Ce jour-là, dans les contrées baignées par le Danube, la mère réveille ses enfants en leur frottant la poitrine avec des boules de neige, et, près de Varna, les grandes personnes cherchent à se lancer de l'eau. Celui qui veut se soustraire à cette douche, renouvelée vingt fois dans la journée, doit payer une amende dont on boit le montant dans la soirée.

A Choumla, le 8 janvier, des hommes, revêtus de costumes de haute fantaisie, s'emparent sans pitié des vieilles femmes et les trempent dans la rivière ou les arrosent de la tête aux pieds.

Je ne crois pas que cette coutume s'acclimate en France de sitôt.

NOUVEAU DICTIONNAIRE

M. Raoul Rinfret vient de publier un ouvrage qui a pour titre "Dictionnaire de nos fautes contre la langue française" et qui est un résumé de tout ce qui a été écrit au Canada relativement à nos fautes de français. L'auteur a ajouté un grand nombre de termes locaux recueillis par lui-même.

L'ouvrage contient : 1o. Nos fautes contre la langue française et leurs corrections ; 2o. Les règles de grammaire, difficultés, etc., relatives à nos fautes les plus fréquentes ; 3o. Nos fautes de prononciation ; 4o. Les mots français et les mots anglais dont l'orthographe se ressemble ; 5o. Les mots dont l'accent circonflexe est quelquefois oublié.

L'auteur ne s'est pas contenté de jeter des notes à la hâte sur le papier, mais il a fait un ouvrage consciencieux, appuyé sur l'Académie, Littré, Larousse et Bescherelle ; un ouvrage plein d'érudition et qui sera non-seulement utile, mais nécessaires aux personnes soucieuses de parler et d'écrire correctement notre belle langue.

Nous attirons l'attention des maisons d'éducation sur le "Dictionnaire de nos fautes," qui devrait être entre les mains de tous les élèves.

C'est un ouvrage qui va contribuer beaucoup à faire disparaître nos expressions vicieuses : anglicismes, archaïsmes, termes de marine, etc. Nous ne croyons pas aller trop loin en disant qu'il s'impose à tous ceux qui veulent parler et écrire correctement le français.

L'œuvre de M. Rinfret est éminemment patriotique. Nous lui offrons nos félicitations.

L'auteur signale avec un soin religieux tous les anglicismes, "cette plaie de notre langue."

Ce livre devrait se trouver partout, aussi bien sur la table des journalistes, reporters, etc., que dans la bibliothèque de ceux qui tiennent à ne pas pécher contre la belle langue française.

L'ouvrage est relié, contient 300 pages, et la typographie en est soignée. Prix, \$1. Par la poste, \$1.05. S'adresser à l'auteur (Edifice de la New-York Life, Montréal), ou aux libraires.

PAPA

L'âtre est éteint. Les murs sont nus. La chambre est vide, ou presque vide : dans un coin, un matelas, pas de draps, une couverture, quelques haillons. Au milieu de la pièce, une table en bois blanc, sale, huileuse, et, dessus, jetés pêle-mêle, quelques chiffons, loques informes, quelques ustensiles de ménage, ébréchés, bosselés. Près de la cheminée, une chaise boiteuse, dont la paille est en partie arrachée.

Près de cette chaise, un enfant se tient accroupi.

La mère, assise sur le bord du matelas, suit, d'un œil distrait, les mouvements de l'enfant.

Mathilde, c'est son nom, a dû être jolie. Ses yeux malgré le cercle bleuâtre qui les entoure, ont conservé un éclat qui donnerait à la physionomie un air méchant, si de longs cils gracieusement recourbés ne venaient tempérer l'intensité du regard. Les cheveux blonds, noués négligemment sur le sommet de la tête, font à la malheureuse une sorte de diadème d'or. On dirait que la nature veuille se rire de cette misère. Mathilde a dû être jolie ; elle est encore belle et, sous ses misérables vêtements, on devine un corps que Phryné eût envié. Les privations ont ravagé son visage, mais n'ont pas altéré la régularité des traits. Elle est encore belle, et l'expression mélancolique de ses yeux donne à sa beauté un caractère étrange.

Elle pense que Frantz, son mari, n'est pas rentré depuis deux jours ; que ce soir l'enfant aura faim et qu'elle n'a plus rien à mettre en gage.

Quand elle l'épousa, Frantz était un bon ouvrier, on le citait comme modèle à l'atelier. Puis l'enfant vint et Frantz, tout d'abord redoubla de courage ; on vivait heureux dans la chambrette du sixième, où parfois le soleil, jaloux de tant de bonheur, venait jeter un regard indiscret qui illuminait la mansarde.

Aujourd'hui, Frantz est un fainéant ; il a déserté l'atelier ; il court les cabarets, causant politique au coin du comptoir. Frantz est un ivrogne et, avant-hier, en partant, il a menacé sa femme.

Voilà pourquoi la chambre est nue, pourquoi l'âtre est éteint, ce soir ; l'enfant aura faim.

Mathilde a lutté jusqu'au bout. Non pas pour elle, Frantz ne l'aimait plus, que lui importait la vie ! Mais l'enfant ?

Le pauvre petit être est cependant la cause première de tous ces chagrins.

Il est muet.

C'est du jour où Frantz connut la douloureuse vérité qu'il se montra moins empressé auprès de sa femme. Il l'avait aimée, il avait pleuré de joie quand l'enfant était né, et la fatalité lui refusait ce suprême bonheur des pères : le bégayement de l'enfant qui murmure "papa" dans un baiser. Le soir, quand il rentrait après sa journée et que son fils, joyeux, courait au devant de lui, il repoussait ses caresses, presque brutal. La mère en souffrait, mais elle ne disait rien, craignant d'irriter son mari, et quand l'enfant, inquiet, se réfugiait dans ses bras, elle osait à peine l'embrasser.

Peu à peu Frantz quitta l'atelier, il rentrait ivre. Il fallut, pour vivre, engager le peu que l'on possédait. Et maintenant, c'était la misère !

Mathilde pense à tout cela et de grosses larmes roulent le long de ses joues.

Tout d'un coup, elle tressaille. Dehors, on entend quelqu'un qui monte l'escalier en trébuchant.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est lui !

Elle espère encore se tromper ; mais, non. D'une voix éraillée, avinée, l'homme qui monte, entonne un refrain de cabaret. C'est lui, c'est Frantz.

Elle a à peine essuyé ses larmes, qu'il entre dans la chambre. L'enfant s'est blotti dans les jupes de sa mère.

— Eh bien ! dit-il d'une voix entrecoupée de hoquets, on ne mange pas ici !

Elle, tremblante, essaye de lui expliquer que le boulanger refuse de faire plus longtemps crédit ; que s'il voulait travailler un peu...

Il ne la laisse pas achever. Il s'emporte, il jure et sa main se lève pour frapper.

— Papa ! papa ! crie une voix désespérée.

Frantz a laissé retomber son bras sans frapper. Encore abasourdi par l'ivresse qui se dissipe, hébété, il regarde l'enfant, dont les yeux se fixent sur lui.

Il parle !

D'un pas ferme, cette fois, Frantz va vers le petit, s'agenouille près de lui et, dans ses grosses mains calleuses, prenant les bras frêles du bébé, il dit d'une voix qu'il cherche à rendre douce :

— Répète !... répète !...

Et l'enfant, étonné de ces caresses, jetant un regard inquiet sur sa mère, bégaye :

— Papa, papa !

Frantz s'est relevé, il est dégrisé.

— Femme, dit-il, c'est bête, ce que j'ai fait jusqu'ici. Demain, je retournerai à l'atelier.

Puis, poussant l'enfant dans les bras de sa mère, il ajoute :

— Embrasse notre petiot.

On ne dina pas dans la chambrette ; mais Mathilde dormit cette nuit-là.

Et, l'été suivant, quand les oiseaux vinrent becqueter les volubilis qui couraient sur l'appui de la fenêtre, une voix d'enfant, claire, rieuse, se mêlait à leurs piailllements joyeux.

Le bonheur était revenu.

MAURICE SAYDE.

PASSE-TEMPS RÉCRÉATIFS

LA FLOTTE EN DÉROUTE

Remplissons une cuvette d'eau et, sur cette eau bien tranquille, plaçons d'abord le tiers d'une allumette et rangeons tout autour, ainsi que l'indique la figure, une dizaine d'autres petits morceaux de bois : voilà qui vous représente un torpilleur enveloppé par une flotte ennemie.

Volons à son secours ; pour cela, nous n'avons qu'à prendre le flacon d'alcool de menthe, qui est à notre portée, et à laisser tomber deux gouttes de ce liquide,



une de chaque côté du torpilleur—dans l'eau où évoluent les adversaires en question. Aussitôt nous voyons les navires ennemis fuir rapidement de chaque côté, luttant de vitesse pour regagner le rivage, c'est-à-dire pour atteindre le bord de la cuvette.

Qu'importe la couleur de la peau de l'homme, si son âme est blanche ; l'habit ne fait pas le moine, la peau ne fait pas l'homme.—Mme BEECHER-STOWE.

Il y a toujours cent contre un à parier en France qu'une chose quelconque ne durera pas.—CHATEAUBRIAND.